

L'Obomsawin

La satire mordante perd ses dents

Daniel Poliquin, *L'Obomsawin*, Sudbury, Prise de Parole, 1987, 160 pages

Daniel Machildon

Les couleurs de l'humour
Numéro 47, juin 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42987ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Machildon, D. (1988). Compte rendu de [L'Obomsawin : la satire mordante perd ses dents / Daniel Poliquin, *L'Obomsawin*, Sudbury, Prise de Parole, 1987, 160 pages]. *Liaison*, (47), 15–15.

L'Obomsawin :

la satire mordante perd ses dents

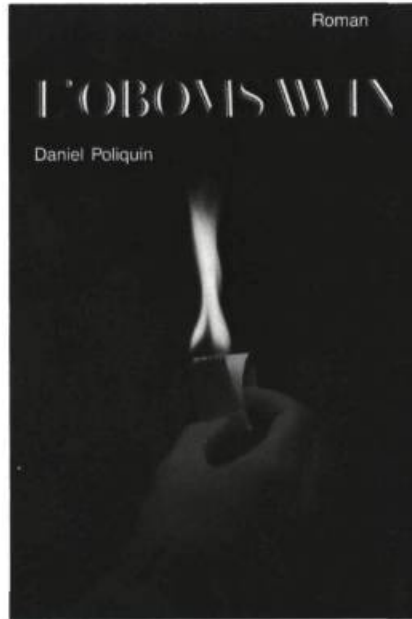
Daniel Poliquin, *L'Obomsawin*. Sudbury, Prise de Parole, 1987, 160 pages.

par **Daniel Machildon**

PENETANGUISHENE

Dans son dernier roman, **L'Obomsawin**, Daniel Poliquin brandit son talent de satiriste contre deux vénérables institutions : l'esthétique de l'art et l'identité franco-ontarienne. Les cibles sont excellentes, mais l'attaque un peu maladroite.

Poliquin est fidèle à Poliquin : style plutôt oral et sarcasme piquant, du genre employé à bon escient dans **Temps pascal**, son premier roman publié en 1982. L'histoire d'Obomsawin, un peintre amérindien célèbre issu du petit village de Sioux Junction, dans le Grand Nord ontarien, nous est racontée par le troisième biographe de l'artiste, un personnage mystérieux dont nous ne connaissons l'identité qu'à la fin du récit. La vie d'Obomsawin sert de prétexte à la rencontre de nombreux personnages hétéroclites qui véhiculent, chacun à leur façon, un brin de morale. Nous vivons ainsi des expériences tantôt drôles, tantôt dures, qui dénoncent un mode de vie ou de pensée fondé sur l'artifice et l'hypocrisie du bien paraître. Cela est manifeste lorsque Poliquin présente M. Yelle, le directeur d'école de Sioux Junction, et explique pourquoi Obomsawin a décidé de devenir « alingue ». *Dégoûté par le français, donc, repoussé par les Amérindiens dont il n'a jamais maîtrisé le parler, Obom ne voulait pas non plus entendre parler de l'anglais qui assimile et banalise tout, à son avis. Il a donc préféré rester alingue.* (p. 46) En fait, nous apprenons que M. Yelle a inspiré ce dégoût car il disait, au petit, qui avait environ treize ans à l'époque : *Obom, quand tu parles, essaie de parler comme un Français, comme un vrai Français. Parle pointu, comme moi en salle de classe; les gens sont tellement caves, y remarqueront jamais si tu fais des*



fautes. (...) Prends tout le temps des mots rares, des mots longs, des mots que les gens connaissent pas; tu vas voir, ça va les impressionner, surtout si y comprennent, pas (p. 51).

En fin de compte, le mérite de ce livre vient justement de ce regard analytique qu'il pose sur l'identité linguistique ontarioise, sur ce complexe vis-à-vis de la langue que s'est donné l'Ontario français. Le narrateur nous affirme que *le français, si centralisateur par nature soit-il, n'a pas été inventé pour dominer autrui avec un bel accent et de belles phrases de grands auteurs qui nous sont aujourd'hui muets. Le français n'a d'avenir que si on cesse d'en faire un instrument de domination, que si on accepte aussi de l'enrichir par les mots de tous les peuples francophones, même par les mots pris à l'anglais.* (pp. 144-145)

Toutefois, le niveau de langue dans ce roman vacille tellement entre l'écrit et l'oral qu'il devient agaçant. Vers la fin du roman l'auteur justifie en quelque sorte son recours à ce style mais, à mon avis, cette justification arrive



trop tard; nous ne sommes déjà plus complices de son jeu.

Autre problème dans ce récit : la crédibilité. Dans l'univers de Daniel Poliquin les coïncidences et l'exagération relèvent de l'ordinaire. L'auteur va un peu trop loin, modifiant en pleine joute les règles de son propre jeu; c'est le cas pour l'interminable procès d'Obomsawin, événement central de l'intrigue.

Ceci dit, le talent de conteur de Poliquin demeure intact. **L'Obomsawin** renferme certains passages tout à fait délicieux même si, dans l'ensemble, l'histoire ne se mesure pas à l'intrigue fort captivante de **Temps pascal**. Bref, Daniel Poliquin figure parmi les auteurs les plus dynamiques de la littérature franco-ontarienne, un auteur qui n'a pas peur de nous peindre tel que nous sommes, ou de nous faire rire de notre propre bêtise, un auteur qui a figuré parmi les finalistes du premier Prix littéraire Trillium, décerné cette année par le gouvernement de l'Ontario. □